

Nadine Naïtali

De l'organe au phallus : l'identité sexuelle en question dans la sexualité infantile *

De l'organe au phallus : l'identité sexuelle en question dans la sexualité infantile ? Voilà l'interrogation que je vous soumetts.

Nous essayerons de « voir », si je peux dire, si la présence ou non de l'organe pénien, appui à l'élaboration psychique du jeune enfant, permet la construction de son identité sexuelle, si identité sexuelle il y a. Je m'appuierai sur deux petites vignettes cliniques pour examiner cette question : Hans et son organe, le petit chasseur et l'animal à tuer... le phallus.

Commençons d'abord par une définition : « L'identité sexuelle est le fait de se reconnaître et d'être reconnu comme appartenant à un sexe », laquelle est donnée par le *Grand dictionnaire de la psychologie* Larousse. Je resterai surtout centrée sur « se reconnaître comme appartenant à un sexe », l'autre partie de la définition et son articulation nécessiteraient un développement plus long.

Cette notion d'identité sexuelle est présentée par le psychiatre et psychanalyste américain Robert Stoller en 1968 dans son ouvrage *Recherches sur l'identité sexuelle* à partir du transsexualisme ¹. Il parle en fait de « gender identity », soit identité de genre. Il distingue le sexe du genre : le sexe correspond aux données biologiques de l'organe mâle ou femelle et le genre a des connotations d'ordre psychologique et culturel ; ce sont les termes de masculin et de féminin qui lui correspondent. Pour l'auteur, l'identité de genre se constituerait avant 3 ans et serait « assignée ² » au sujet par ses parents, par le médecin

* Intervention lors de la soirée préparatoire à Paris aux journées de décembre, le 10 septembre 2007.

1. R. Stoller, *Recherche sur l'identité sexuelle*, Paris, Gallimard, 1968.

2. *Ibid.*, p. 34.

qui annonce le sexe à la naissance, et serait confirmée par l'éducation. L'identité de genre « commence par la connaissance et la perception, consciente ou inconsciente, que l'on appartient à un sexe et non à l'autre ³ », avec l'idée de se reconnaître avec certitude appartenant à un sexe. Enfin, il articule le genre à la notion de quantité, quantité de masculinité et de féminité que l'on trouve chez un individu.

Il est intéressant également de noter que l'auteur a eu des difficultés à définir le terme d'identité, qu'il ne cherche d'ailleurs pas à éclaircir. Ainsi, l'identité de genre est pour lui un concept, qui se résume à un simple terme opératoire « pour désigner un certain type de dilemme humain par rapport au soi ⁴ ».

Mais, justement, il s'agit de questionner ces deux termes dans notre champ : identité qui oscille entre le même et la différence, et le terme sexuel redéfini par Freud. Nous allons nous tourner vers *Hans* et son *organe* pour avancer dans notre exposé.

Voilà notre petit Hans, 3 ans, qui éprouve un vif intérêt à sentir et à voir son *Wiwimacher* qui gigote, intérêt qui le pousse à le manipuler généreusement. Hans va demander à sa mère, avec laquelle il a une relation étroite, si elle aussi en possède un comme lui. La réponse affirmative de cette dernière laisse Hans évasif : « J'ai seulement pensé... ⁵ » Il n'éprouve aucune gêne ; ces sensations le rendent même très curieux sur la fonction de son organe, et ce jusqu'au moment où les choses ne vont plus aller de soi.

À 3 ans et demi, il est surpris par sa mère « la main au pénis ⁶ ». Celle-ci menace Hans de faire venir le D^r A qui le lui coupera, s'il fait ça. Pourtant, cette menace ne semble pas affecter Hans, qui continue son investigation. Il devient un petit voyeur et cherche le fait-pipi partout : dans les objets, les animaux, les enfants, et chez ses parents. Il constate que l'inanimé n'en a pas. Il commence à comparer les *Wiwimacher*, et traque les plus grands : « Le moi, écrit Freud, est toujours l'étalon grâce auquel on mesure le monde ⁷. » L'enfant attire enfin l'attention sur son pénis, fier de l'avoir.

3. *Ibid.*, p. 28.

4. *Ibid.*, p. 17.

5. S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », dans *Cinq psychanalyse*, Paris, PUF, 1995, p. 95.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 169.

À 3 ans et demi, Hans a une petite sœur Anna. Cette naissance l'oblige progressivement à un travail psychique qui ne lui laisse plus « dès lors de repos ⁸ ». Il a du mal à partager les soins, il n'apprécie pas que sa mère soit plus souvent absente, il revit des plaisirs éprouvés dans sa petite enfance. Il ressent de la jalousie, des désirs de mort et commence à se questionner sur la différence des sexes. D'abord nié, il pense que le sexe de sa petite sœur grandira avec elle, puis il va reconnaître avec dérision la différence : « Je ris du fait-pipi d'Anna ⁹. » Freud note que pour l'enfant l'organe de sa sœur est comique. Cette remarque n'est pas sans évoquer ce que dit Lacan dans « RSI » : « Le phallus, [...] c'est un comique comme tous les comiques, un comique triste ¹⁰. »

Dans sa cinquième année, la menace maternelle refait surface : pourrait-il donc vraiment perdre cet objet sur lequel a été posé l'interdit maternel ? « Existe-t-il donc vraiment des créatures qui n'ont pas de fait-pipi ? Alors ce serait si incroyable, que l'on pût lui enlever le sien, et faire de lui pour ainsi dire une femme ¹¹ ! »

Hans est troublé par les sensations de son organe et par la question de l'origine des enfants, de la perte et du manque suscités par la venue de sa petite sœur. Vouloir garder ce qui lui semble être un bien précieux fait surgir l'angoisse, angoisse de castration, angoisse devant la manifestation d'une jouissance à localiser... Naît la phobie du petit Hans. Ce dernier tente de se rassurer : « Et tout le monde a un fait-pipi, et mon fait-pipi grandira avec moi, quand je grandirai, car il est enraciné ¹². » Hans se reconnaît-il, pour autant, appartenant au sexe garçon ? Ne cherche-t-il pas plutôt à symboliser la différence des sexes par rapport à l'enracinement du signifiant ?

Examinons comment Freud articule la question de l'organe et du phallus. Il est important de rappeler que c'est par la découverte de la présence de puissants désirs sexuels dans l'enfance que Freud emploie le mot de sexualité. Cette dernière ne se limite plus au domaine de la reproduction ; et les organes génitaux ne sont pas les

8. *Ibid.*, p. 187.

9. *Ibid.*, p. 105.

10. J. Lacan, « RSI », séminaire 1974-1975, leçon 11 mars 1975, inédit.

11. S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », art. cit., p. 115.

12. *Ibid.*, p. 114.

seuls à donner du plaisir sexuel. La bouche, l'anus, l'urètre, l'épiderme et d'autres surfaces sensibles du corps sont aussi sources de plaisir. Il découvre ainsi le caractère infantile de la sexualité, caractère retrouvé dans la sexualité adulte et tout particulièrement dans les perversions. Ce qui fait dire à Lacan que « Dès *Les Trois essais* [...], Freud a pu poser la sexualité comme essentiellement polymorphe, aberrante ¹³. » Ce premier point nous invite, me semble-t-il, à interroger dès cette découverte la pertinence des termes d'identité sexuelle. Point qui est renforcé par l'idée freudienne de la disposition bisexuelle de l'être humain. En 1925, Freud écrit que tous les individus « possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins, si bien que le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure reste incertain ¹⁴ ». Nous notons le décalage qui existe entre cet énoncé et la notion de quantité de masculinité ou de féminité proposée par Stoller.

Venons-en à la phase phallique, tournant majeur, pour Freud, de la vie psychique de l'enfant puisqu'elle marque la période œdipienne et sa résolution. Dans son article de 1923, « L'organisation génitale infantile ¹⁵ », Freud rappelle à quel point l'issue de la sexualité infantile, qu'il situe vers 5 ans, se rapproche de la sexualité de l'adulte, plus seulement dans le choix d'objet mais aussi dans l'intérêt que les enfants portent à leurs organes génitaux. Il énonce que, pendant cette phase, l'enfant attribue à tous les êtres humains un pénis, et que seul ce dernier joue un rôle pour les deux sexes : « Il n'existe pas un primat génital, mais un primat du phallus ¹⁶. ». On notera, bien sûr, le glissement du terme génital à celui de phallus. Cette affirmation met donc bien en évidence que Freud pose que l'organe pénien, devenu point de référence à l'élaboration psychique du garçon et de la fille, a une valeur symbolique. Au stade phallique, « il y a bien un *masculin, mais pas* de féminin ; l'opposition s'énonce ici *organe génital mâle* ou *châtré* ¹⁷ ». Il faudra attendre la puberté pour

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, Paris, Seuil, 1973, p. 198.

14. S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1954, p. 132.

15. Dans *La Vie sexuelle*, *op. cit.*

16. *Ibid.*, p. 114.

17. *Ibid.*, p. 116.

que le sujet fasse coïncider la polarité sexuelle avec le couple masculin/féminin.

Cependant, Freud éprouve des difficultés à décrire ce qui se passe pour la fille, qui se comporte autrement face à la différence des sexes. En 1925, il écrit « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes ¹⁸ », car il pense avoir trouvé quelques pistes pour expliquer l'attitude de la petite fille. Il rappelle que le garçon quand il voit le sexe de la fille est d'abord peu intéressé – soit il ne voit rien, soit le déni atténue sa perception. Ce n'est que plus tard, au moment de la menace de castration énoncée lors de la répression éducative contre l'onanisme, que cette observation prend sa signification. L'enfant est alors, je cite Freud, « en proie [à] une terrible tempête émotionnelle ¹⁹ » et croit vraiment à cette menace.

C'est à la phase phallique que la petite fille, elle, reconnaît que le pénis visible d'un de ses frères ou camarades est une réplique supérieure de son organe « caché », et dès lors, écrit Freud, « elle est victime de l'envie du pénis ²⁰ ». « D'emblée elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir ²¹. »

Il s'agit pour elle de renoncer au *Penisneid* et d'accepter la mère châtrée. Elle peut alors se tourner vers le père qui, lui, a le pénis. Nous assistons à un changement de position pour la petite fille. Dans son texte « La sexualité féminine selon Freud », Sol Aparicio ²² précise que la petite fille passe de l'envie au désir du pénis (*Peniswunsch*), passage qui « traduit la marque laissée par la castration ²³ ». La petite fille désire alors un enfant du père devenu nouvel objet d'amour. La mère devient, quant à elle, objet de sa jalousie ; alors « la petite fille tourne en femme ²⁴ », conclut Freud.

Le complexe d'Œdipe est, dans cette logique, une formation secondaire, précédée et préparée par les séquelles du complexe de

18. Dans *La Vie sexuelle*, *op. cit.*

19. *Ibid.*, p. 127.

20. *Ibid.*, p. 126.

21. *Ibid.*, p. 127.

22. La sexualité féminine selon Freud, « les réalités sexuelles et l'inconscient », vol. préparatoire au Rendez-vous international, 2006.

23. *Ibid.*, p. 95

24. S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *art. cit.*, p. 130.

castration. De ce fait, le complexe d'Œdipe n'a pas le même destin chez la fille que chez le garçon : il peut être abandonné lentement, liquidé par le refoulement, ses effets sont même différés progressivement dans la vie mentale normale de la femme. Le surmoi de la femme ne sera jamais aussi exigeant que celui du garçon. Chez le garçon au contraire, il y a une menace, et le complexe n'est pas seulement refoulé mais vole en éclats sous le choc de la menace de castration. Dans les cas normaux, « idéaux » pour Freud, le surmoi est devenu héritier du complexe d'Œdipe qui, lui, ne subsiste plus.

Ainsi, pour Freud, avoir l'organe ou ne pas l'avoir conduit l'enfant à postuler l'existence d'un objet imaginaire, le phallus, véritable boussole pour résoudre le complexe d'Œdipe. Cela nous conduit à nous éloigner de l'organe pour évoquer le petit chasseur et l'animal à tuer, le phallus.

Voilà notre petit chasseur, 8 ans. Je le rencontre d'abord l'an passé à l'école, à la demande de l'enseignante. Il a quelques difficultés scolaires mais il est surtout très opposant. Sa mère prend très rapidement rendez-vous. Elle m'explique qu'elle n'en peut plus, que son fils est très fatigant et a de mauvaises relations avec les autres. Considéré comme hyperactif, il vient d'arrêter une psychothérapie au CMP, il ne voulait plus y aller et ne parlait pas. La mère, elle, parle beaucoup. Elle raconte avec émotion la mort de son premier fils. Elle fait le lien entre ce décès et les difficultés du second.

Je reçois l'enfant. Il est calme, distant et ne semble pas trop apprécier cette situation. J'apprends tout de même qu'il déteste la pédopsychiatre qu'il voyait au CMP, « car elle posait trop de questions », et que le week-end il va à la chasse avec son père. Il se dessine près d'un arbre avec un trou et un oiseau qu'il ne terminera pas, et à droite de la feuille, il dessine les autres membres de sa famille (son petit frère, sa jeune sœur, ses parents). Malgré sa réticence, il veut bien revenir pour parler de la chasse. La question de la mort est en filigrane dans ses récits. La maîtresse constate des progrès, nous arrêtons le suivi.

En février de cette année, la nouvelle enseignante se plaint de l'enfant : il s'oppose et éprouve des difficultés, surtout en français. Sa mère, de nouveau, prend rapidement contact avec moi. Elle note une baisse des résultats scolaires : « C'est toujours la bagarre pour les

devoirs, il faut toujours négocier. » Elle constate qu'il a un problème à l'écrit et évoque le congé maladie de son enseignante ; l'enfant est inquiet, car il ne sait pas ce qu'elle a. En janvier, il s'est cassé le pied au foot et, à Noël, le père qui est chasseur a perdu un ami chasseur. Depuis, madame L. trouve que son fils est triste, il pleure beaucoup, dit souvent qu'il est nul et bon à rien. « J'ai peur que ce soit grave. » Elle me dit que le père et le fils sont « mordus de chasse » et que « le père ne va jamais à la chasse sans son fils ».

Quand je vais chercher le petit chasseur dans la classe, il m'attend et sourit. Il a mûri et parle plus facilement de ses difficultés. « Quand on a commencé à faire sérieusement le français, l'orthographe et un peu la lecture, j'étais un peu trop lent et je m'énervais. Je ralentis encore, je m'énerve... Quand je m'énerve, je me sens pas toujours très bien. J'ai compris qu'il fallait que j'aille à mon rythme. Je pense qu'en écriture je me complique un peu trop. » Quand je lui demande s'il souhaite revenir parler, il laisse un long silence. Il reprend : « Je rajoute des lettres, j'en retire. Depuis toujours, je crois. À la place de mettre un *s*, je mets *ent*. » Je lui demande ce qu'il veut faire plus tard : garde forestier. Dans ce premier entretien, il ne parle pas de chasse.

À la deuxième rencontre, il répond à la question posée : « On continue un peu de se voir. » « C'est l'orthographe qui me bloque, la conjugaison. Ça va pas très bien au niveau de l'écriture. » Après un long silence, je lui demande s'il reconnaît les traces des animaux. Son visage s'illumine, le petit chasseur devient alors intarissable et décrit les empreintes de plusieurs animaux et précise qu'il sait aussi reconnaître le chant des oiseaux. Seule la trace, laissée au sol, signe ce que laisse l'animal, ce que laisse « l'objet, parti ailleurs », dit Lacan dans le *Séminaire III*²⁵. L'objet est parti et le petit chasseur le traque, l'objet est perdu à jamais. À la chasse, il en accepte la disparition, la mort.

Il m'explique qu'il a découvert l'intérêt pour la chasse vers 3 ou 4 ans. « Mon père, il m'en parlait, il ramenait des têtes d'animaux pour les empailler. Au début ça m'a surpris un p'tit peu. » Son premier souvenir concerne une tête de sanglier empaillé (« sanglier » n'est pas sans lien avec le nom de la pédopsychiatre) : « Sanglier mâle, je crois... je suis pas sûr ou peut-être l'inverse, femelle. Y a des

25. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 188.

têtes qui ont été tuées en 2000, mâle ou femelle ? Je crois que c'est le mâle qui a été tué en premier. » Il ajoute : « Quand je pense au mâle je pense aussi à la femelle. » Silence... Il reprend : « Je suis sûr de quelque chose, c'était une tête de chevreuil, un mâle. »

« Quand je pense à mâle je pense à femelle. » Cet énoncé nous conduit sur les traces qui semblent embarrasser notre petit chasseur : celle de la différence des sexes, celle de l'acte sexuel, mais aussi celle des mauvaises pensées concernant la femelle : « Quand je m'énerve, je me sens pas toujours très bien. »

L'incertitude quant à la différence sexuelle jaillit dans les hésitations de l'enfant. Il ajoute, retire des lettres. Quelles sont ces lettres en trop, en moins ? Jamais la bonne, quelle faute ? Il a des problèmes à l'écrit, lui qui connaît si bien les traces de l'animal, ani/mâle-ani/mots. Du mâle au mot, voilà peut-être l'embarras de notre petit chasseur. La mère n'en peut plus de l'agitation de son fils, lui si calme à la chasse sur les traces du gibier, sur les pas du père. Il lui faut au moins une trace, le signifiant est en deçà. Nie-t-il la question du manque ? Ni mâle ni femelle...

Il n'a pas envie de rencontrer quelqu'un à l'extérieur de l'école : « J'aime pas les gens à l'extérieur mais je sais que j'aurai besoin d'aide. » Quand je reçois l'enfant et ses parents, il est agité, aimanté, il ne peut se décoller ni de l'un ni de l'autre. Il s'assoit sur les genoux de sa mère comme un tout-petit, puis se déplace près du père, le petit chasseur touche le bras du père, le bras du chasseur, le bras droit qui tient l'arme... Rester collé, ne pas se détacher... Faire un travail, mais à l'école. « Vous savez ici, il est calme ; à la maison il n'arrête pas. »

Quelle est donc la cible de notre petit chasseur qui le rend si sensible ? « J'ai dessiné des empreintes d'animaux mais j'ai oublié de te les apporter, je commence à faire des progrès en orthographe, un peu en grammaire. »

Quelque chose se dévoile. Il parle avec fierté de massacres au sanglier, de tuerie, de ses carabines... Des signifiants de plus en plus violents apparaissent jusqu'à la scène de la mort du chevreuil : « Je tire un peu à l'arc ; j'ai déjà tué un chevreuil même si j'avais pas le droit. J'ai pas fait exprès ça a traversé une cible... On l'a mangé. On a congelé les morceaux, on n'a pas empaillé la tête. C'était une

femelle. J'ai eu un problème, elle avait deux petits. C'était une mère... Je me suis fait un peu crier dessus par mon père. Je l'avais vu à travers les arbres, j'avais pas vu qu'elle avait des petits. Ils avaient que 4 mois, ils avaient encore besoin du lait de leur mère. » Cet énoncé fait écho au précédent : « Je suis sûr de quelque chose, c'était une tête de chevreuil, un mâle. » Qu'en est-il de l'identité sexuelle du petit chasseur au regard de l'inconscient ? Mâle/femelle/œil, n'est-ce pas plutôt ne rien vouloir savoir de la castration ? « À 5 ans, 4 ans et demi, j'ai tué mon premier oiseau. » Il réfléchit : « C'était un geai, avec un pistolet. J'ai vu un merle et j'ai tiré la balle, même si j'ai pas le droit, en pleine tête. » Vise-t-il la tête du sanglier empaillé, la mort, le phallus ? L'idée d'être garde forestier vient-elle apaiser notre petit chasseur, ou renforce-t-elle la question du regard ? Faisons un pas de plus avec ce que Lacan apporte sur la question phallique dans ses premiers séminaires.

Lacan revisite la question œdipienne et propose en 1957-1958 dans *Les Formations de l'inconscient*²⁶ un Œdipe à trois temps. Il s'agit pour l'enfant de résoudre une dialectique entre « être et avoir le phallus ». L'enfant s'y introduit grâce au rôle essentiel que joue l'organe sexuel mâle, pivot de tout ce qui se rapporte au complexe de castration.

Si tout se passe bien, le jeune enfant a déjà réalisé une première symbolisation. Il a posé sa mère comme un être primordial qui peut être là/pas là, Autre. Le désir de l'enfant est « un désir du désir de la mère²⁷ ».

Dans le premier temps de l'Œdipe, le jeune enfant se rend compte que sa mère va et vient et comprend qu'il n'est pas tout pour elle, qu'elle cherche ailleurs. Pour trouver satisfaction, il tente de venir à la place de cet objet imaginé qu'elle cherche. « Il faut et il suffit d'être le phallus²⁸ » pour plaire à la mère, par amour d'elle. L'enfant s'identifie en miroir au phallus, qui est ici signifié, et se trouve en position d'« assujet » par rapport à sa mère.

Dans un second temps, l'instance paternelle apparaît comme tiers au niveau imaginaire, il prive la mère de l'objet phallique que

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.

27. *Ibid.*, p. 182.

28. *Ibid.*, p. 192.

pourrait être son enfant et se fait sentir auprès de ce dernier comme celui qui frustré et interdit la mère. « L'enfant, dit Lacan, est débusqué de la position idéale dont lui et sa mère pourraient se satisfaire ²⁹. » Le père apparaît comme médié dans le discours de la mère, c'est-à-dire moins voilé mais pas encore révélé. « [...] il énonce [...] une interdiction, un *ne pas* ³⁰ » auprès de l'enfant : *Tu ne coucheras pas avec ta mère*, mais aussi auprès de la mère un *Tu ne réintégreras pas ton produit* ³¹. Le père se manifeste comme grand Autre. Cela a pour conséquence d'ébranler l'enfant dans sa position d'assujet, et de lui permettre de repérer la question de l'avoir. Ce moment est décisif, car ce qui compte, c'est la relation de l'enfant à la parole du père. Les trois registres privation, frustration, interdiction catalysent la fonction symbolique du père castrateur.

L'identification au père ou idéal du moi se fait au troisième temps et s'accompagne de la sortie du complexe d'Œdipe. Le garçon va s'identifier au père en tant qu'il a le pénis. Cela lui permet d'avoir en poche tous les titres pour être un homme et se servir dans le futur du signifiant en réserve qui prendra sa signification plus tard. La fille, quant à elle, s'identifie à l'objet paternel, car elle sait que c'est le père qui le possède. Le père symbolique comme signifiant a opéré : le père est enfin révélé comme ayant le phallus, il pose de ce fait la symbolisation de la loi et la castration symbolique, castration qui devient avec Lacan universelle.

Le phallus prend donc toute sa dimension à partir de la métaphore paternelle, substitution signifiante qui consiste en l'élimination du désir de la mère, de ses signifiants primordiaux, pour laisser la place au Père en tant que signifiant. L'objet du désir de la mère, le phallus, signifié au sujet, est refoulé et marque le sujet du manque dans l'Autre. Par cette opération symbolique et inaugurale, la mère devient elle aussi un signifiant. Le sujet, quant à lui, accède au symbolique, récupère métaphoriquement le phallus sous une forme voilée, devenu signifiant primordial du désir.

Soumise à la loi du signifiant, la mère est interdite. L'enfant peut se décoller du champ du désir de la mère et naître au désir, avec la coloration particulière, au un par un, de chaque sujet et avec les

29. *Ibid.*, p. 203.

30. *Ibid.*, p. 202.

31. *Ibid.*

difficultés que peut renfermer cette dialectique. Car nous sentons bien que l'articulation de ce temps subjectif est complexe ; il dépend à la fois de chaque protagoniste et de son rapport au phallus mais aussi des trois registres impliqués, réel, imaginaire et symbolique. De plus, Hans et le petit chasseur nous montrent qu'accepter le manque ne va de soi, qu'il y a un insupportable.

Quand le pénis de Hans remue, il devient pour lui réel. Le complexe de castration et la question phallique commencent là pour Hans. Il était jusqu'à présent dans le jeu imaginaire du « leurre phallique », du paradis de la complétude avec sa mère. Mais « il est pris à son propre piège », précise Lacan dans *La Relation d'objet*³². L'angoisse surgit et prend la forme du cheval – cheval « élevé à la dignité d'objet d'angoisse³³ », précise Freud. Hans a au moins peur de quelque chose.

Le petit chasseur, lui, assiste et suit à la trace le père dont il ne peut se détacher, il suit les hommes qui traquent, qui tirent, qui tuent selon des règles établies. Il est témoin de la mort légale. Lui tue le geai, la mère, hors cadre. Mais un chasseur peut donc aussi mourir ? Angoisse... La mort de l'ami du père a-t-elle réveillé la mort qui le regarde, celle du premier-né ? « On les empaille, c'est fait exprès pour pas pourrir. » La mort chez notre petit chasseur, c'est pas pour rire.

Mais revenons à l'organe sexuel mâle. Pourquoi prend-il une telle importance dans la vie psychique du jeune sujet ? C'est qu'il a des qualités visibles d'érectibilité et de détumescence qui sont un support corporel privilégié pour l'imaginaire qui permet au symbolique de se construire, car « de ce qui ne se voit pas, de ce qui est caché, il n'y a pas d'usage symbolique possible³⁴ », dit Lacan dans le *Séminaire II*. Le symbolique a besoin de matériel. Il est donc difficile pour la petite fille (et les femmes) de symboliser leur sexe, parce que « l'imaginaire ne fournit qu'une absence, là où pour l'homme il y a un symbole très prévalent³⁵ ». Elle doit faire un détour.

32. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 226.

33. S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », art. cit., p. 190.

34. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1999, p. 374.

35. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits II*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1971, p. 198.

L'organe érectile, le phallus « vient à symboliser la place de la jouissance, non pas en tant que lui-même, ni en tant qu'image mais en tant que manquante à l'image désirée », écrit Lacan en 1960 dans « Subversion du sujet ³⁶ ». L'enfant, fille ou garçon, élabore donc sur ce qui ne fait pas trou mais l'annonce. Il annonce la marque du signifiant. « Le phallus n'est jamais tant là que quand il est absent », précise Lacan dans « L'identification ³⁷ », car c'est un signifiant. Un signifiant particulier : « Dans sa fonction radicale [il] est ce seul signifiant qui peut se signifier lui-même [...] ³⁸. »

Dans « La signification du phallus ³⁹ », Lacan avance qu'il est le signifiant choisi comme « le plus saillant dans ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle, comme aussi le plus symbolique au sens littéral (typologique) de ce terme, puisqu'il équivaut à la copule (logique). On peut dire aussi qu'il est par sa turgidité l'image du flux vital en tant qu'il passe dans la génération ». Quand Lacan parle dans le *Séminaire III* d'« accès à l'identité de son propre sexe ⁴⁰ » pour la femme, c'est en tant que « réalisation de son sexe » dans le signifiant. La dissymétrie entre les deux sexes se situe essentiellement à ce niveau.

Alors, au lieu d'identité sexuelle, pourrait-on parler d'identité phallique ? Dans « RSI », Lacan relate qu'il surprend un geste du petit enfant qui se regarde dans le miroir. L'enfant élide par un geste de la main ce qui est, je le cite, « peut-être un phallus ou peut-être son absence ⁴¹ ». Geste qui annonce peut-être déjà le manque, la marque du signifiant. Car c'est le langage qui est corps, corps du symbolique « et corps qui donne corps », dit Colette Soler ⁴², corps qui attribue les organes. Ainsi, l'enfant, à peine apparu, est déjà passé par le filtre du verbe. Le vivant de son corps, de l'organe pénien, est déjà mortifié par le signifiant. Geste qui annonce aussi peut-être le réel : « Le phallus, c'est le réel surtout en tant qu'on l'élide ⁴³. » Il y a un reste qui

36. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrit II*, *op. cit.*, p. 303.

37. J. Lacan, Séminaire IX, « L'identification », leçon du 9 mai 62, inédit.

38. *Ibid.*

39. J. Lacan, « La signification du phallus », *art. cit.*, p. 170.

40. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, *op. cit.*, p. 193.

41. J. Lacan, « Le séminaire, 1974-1975, RSI », leçon du 11 mars 1975, inédit.

42. C. Soler, « Le corps dans l'enseignement de Lacan », *Quarto*, n° 16, mai 1984.

43. J. Lacan, « Le séminaire, 1974-1975, RSI », leçon du 11 mars 1975, inédit.

échappe au symbolique. La question de la jouissance se pose ici et nécessiterait d'articuler la question phallique avec ce que Lacan propose dans « RSI » et les mathèmes de la sexuation.

Le terme même d'identité reste maintenant à questionner. Lacan, dans la leçon du 15 novembre 1961 de « L'identification », rappelle que, dans identité et identification, il y a le terme latin *idem*. La valeur du *em*, en indo-européen, amène à renforcer le même, « une sorte d'au jour d'aujourd'hui ⁴⁴ ». Cela fait dire à Lacan que le sens de « toute identité » et donc de l'identité sexuelle pour notre propos, serait à chercher « au cœur de ce qui se désigne par une sorte de redoublement de moi-même ».

Redoublement de moi-même ? Le stade du miroir n'est-il pas là convoqué ? Stade constituant, nécessaire, donnant cette impression d'unité de soi, qui est pourtant « un drame ⁴⁵ » nous dit Lacan, car le sujet est pris au leurre de la *gestalt* visuelle. Le voici prisonnier d'une identification aliénante. Il croit à l'unification de son corps, image orthopédique le précipitant dans la méconnaissance. Oui, là, dans le miroir il se reconnaît, rassemblé, c'est bien moi, l'enfant jubile, c'est bien toi, il est reconnu par l'Autre. Oui, là il y a un organe, un objet là/pas là. C'est le moment inaugural, me semble-t-il, de l'illusion de l'identité, de l'illusion du Un, mirage de la complétude. Ce Un qui est à chercher du côté du signifiant, du côté du trait unaire, trait qui marque le sujet d'une trace indélébile qui signe la différence radicale.

Je propose donc, pour finir, de poser l'identité sexuelle du côté du miroir. Elle serait, pour suivre Josée Mattei, une sorte de « pansement ⁴⁶ », quelque chose de rassurant au regard de la castration. Suivrons-nous Geneviève Morel dans *Ambiguïté sexuelle, Sexuation et psychose* qui en fait même un concept psychotique, que Robert Stoller aurait calqué sur le discours du transsexualisme ? Qu'est-ce donc que l'identité sexuelle dans la sexualité infantile ? Une identité toujours en question... des identifications qui vacillent, au regard de l'inconscient...

44. J. Lacan, Séminaire IX, « L'identification », leçon du 9 mai 62, *op. cit.*

45. J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits I*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1966, p. 96.

46. J. Mattei, « En connaissance de cause », note 4 sur l'identité en question dans la psychanalyse, *Mensuel*, n° 25.